

«Love Hunters», les joies du ménage atroce

Kidnapping middle class ingénieux et troublant signé Ben Young, apprenti Lynch australien.

Love Hunters est ce que l'on pourrait appeler un thriller pavillonnaire, genre consistant à révéler l'horreur nichée derrière le confort aseptisé d'une banlieue middle class. David Lynch en serait le représentant le plus influent, et Ben Young (jeune cinéaste australien dont c'est le premier long métrage) reproduit à sa manière l'ouverture de *Blue Velvet* (1986) dans des plans au ralenti sur des jardins où jouent des enfants et bricolent des hommes entre jets d'eau et cordes à linge. Mais, s'il faut prolonger la comparaison, *Love Hunters* serait comme une version brute du cinéma de Lynch, n'en retenant que la part réaliste, dénuée de tout onirisme, de toute métaphysique, où aucun univers parallèle ne vient doubler le monde matériel. Young scrute avec précision l'architecture extérieure et intérieure de ces maisons sans style, s'attarde sur les meubles bon marché et les objets de pacotille pour mieux faire basculer ce microcosme quotidien et concret de la banalité à la terreur.

Fenêtres. On pourrait succinctement résumer le film à une histoire d'espace à conquérir, à une affaire de fenêtres : une jeune fille, Vicki (Ashleigh Cummings), désobéit à sa mère en sortant de chez elle par la fenêtre de sa chambre avant d'être kidnappée par un couple de psychopathes et son principal objectif sera alors de sortir par la fenêtre de leur salle de bain. On comprend que le couple en question, Evelyn et John White (interprétés par des acteurs très populaires en Australie, Emma Booth et Stephen Curry), fait subir à ses victimes des sévices sexuels dont nous ne verrons rien d'autre que quelques *sex toys* rudimentaires et quelques traces de sang. Car si le film est souvent malaisant, c'est à travers ce qu'il suggère plutôt que par ce qu'il donne à voir. Ben Young parvient ainsi à créer une tension extrême sans jamais en passer par l'horreur. Et les deux plans les plus effrayants ne montrent rien de plus que le couple dansant langoureusement en regardant la jeune fille enchaînée sur un lit, et une porte qui se ferme tandis que retenti un cri assourdissant. Le malaise est aussi produit par la complexité psychologique des ravisseurs, qui se densifie peu à peu

jusqu'à mettre au jour ce qu'ils ont de tragiquement humain malgré leur monstruosité. On ne sait pas grand-chose d'Evelyn et John White, et notamment de leur rencontre (on devine qu'elle fut probablement sa victime avant d'être sa femme), mais on comprend que leur indifférence à la souffrance de l'autre, et même la jouissance qu'ils peuvent en tirer, est une forme de réaction à l'humiliation sociale qu'ils ont subie et continuent de subir. Et c'est surtout l'un des rituels de leur passion, l'aveuglement de l'amour les ayant conduits à la négation absolue de l'autre – voilà leur folie, bien plus dérangeante que n'importe quelle scène gore. Un peu de voyeurisme aurait été plus rassurant, de même qu'un bon manichéisme aurait été plus confortable que cette manière de considérer les tueurs autrement que comme de simples incarnations du Mal.

Pulsions. Cependant, n'excusant aucunement leur cruauté, le film prend soin de ne jamais adopter leur point de vue. A aucun moment il ne cherche à faire jouir le spectateur de ce qui les fait jouir. C'est au contraire d'être souvent au plus près du point de vue de la victime

qui nous tétanise. Mais Vicki n'est pas qu'une victime, elle sait résister. La force de caractère qui l'a fait désobéir à sa mère va l'aider à tenir tête à ses bourreaux. Elle comprend peu à peu leurs phobies, leurs traumatismes, sait toucher là où ça leur fait mal. Le film devient alors le combat de l'intelligence contre la folie, de l'ingéniosité contre les pulsions. Et la capacité d'empathie dont fait preuve le cinéaste vis-à-vis des tueurs est précisément ce qui permettra à Vicki de les affronter. Pendant ce temps, les parents de Vicki cherchent désespérément leur fille dont la disparition n'inquiète guère la police. Dans la construction très ingénieuse du récit, plein de rimes et d'effets de miroir, c'est l'idée la plus touchante : que cette jeune fille soit le centre obsessionnel de deux couples pour des raisons parfaitement opposées. Tandis que l'on découvre que le drame d'Evelyn est d'avoir un enfant qui lui a été retiré, la mère de Vicki fait alliance avec son mari divorcé pour retrouver leur fille. C'est donc aussi l'histoire de deux mères : l'une qui n'a pas le droit de voir son enfant et qui fait inconsciemment subir la même chose à l'autre.

MARCOS UZAL